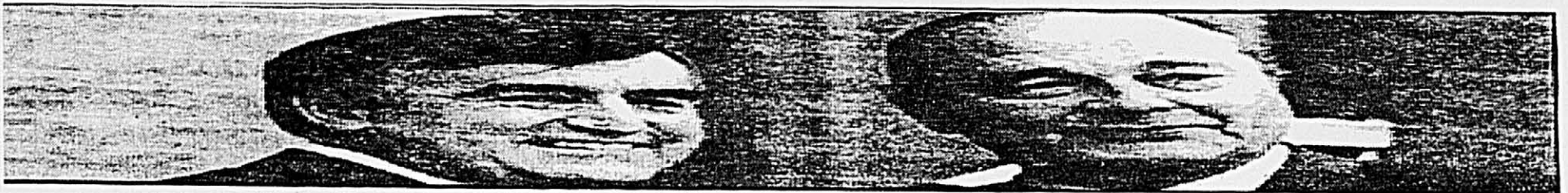


Bouchard en visite à Paris

Essentiel pour Québec, illégitime pour Ottawa



Patrick Primeau

Accompagné de trois ministres importants, le premier ministre Bouchard a amorcé, le 28 septembre dernier, une mission économique de cinq jours en France. Toutefois, malgré les nouvelles ententes de coopération technologique signées avec des firmes françaises et des accords économiques se chiffrant à près de 170 millions de dollars, Lucien Bouchard a profité de l'occasion pour donner à ce voyage une connotation politique. En effet, lors de sa première rencontre avec Jacques Chirac, il s'est assuré que le nouveau gouvernement français appuiera le Québec dans sa marche vers la souveraineté. Au

sujet de sa visite, monsieur Bouchard n'a visiblement pas tenté de dissimuler ses intentions en mentionnant à la presse : « [cette visite] s'inscrit dans l'arrière-plan des grands projets souverainistes du gouvernement ».

S'il est réélu, le Parti Québécois prévoit un autre référendum d'ici deux ans. Donc, la reconnaissance d'un éventuel état québécois par l'ancienne mère patrie demeure un élément clé au niveau international. En effet, le gouvernement Bouchard considère, avec justesse d'ailleurs, que l'appui d'un pays influent comme la France demeure essentiel à un support ainsi qu'à une reconnaissance plus générali-

sés de la communauté mondiale. De plus, en 1995, le premier ministre du Québec, Jacques Parizeau, avait obtenu le soutien d'Alain Juppé alors qu'il était à la tête du gouvernement français. En prenant en considération ces éléments, pourquoi le Québec tient-il tant à s'assurer que les engagements pris dans le passé par la France soient respectés ? La réponse se retrouve dans les dernières élections françaises où la gauche de Lionel Jospin a défait la droite d'Alain Juppé. Ce renversement politique pour le moins radical pourrait avoir changé le cap de la politique étrangère de la France, ce qui inquiète

significativement le Parti québécois.

Voilà pourquoi monsieur Bouchard, à la sortie de sa rencontre avec Chirac, a mentionné aux médias que le président de la République a réitéré l'appui de la France à la cause souverainiste. Par ces mots : « Quel que soit le chemin le chemin que le Québec choisira, la France l'accompagnera. Le Québec peut compter sur l'amitié et la solidarité de la France », les autorités françaises ont comblé littéralement les attentes des délégués de la mission. D'autre part, au lendemain de cette déclaration, Lionel Jospin apporta une nuance en insistant sur le fait que la France ac-

compagnerait le Québec vers son indépendance seulement après un résultat positif à un futur référendum. Cette simple rectification a réjoui le clan fédéraliste qui craignait l'ingérence de la France dans le parcours souverainiste du Québec.

Par ailleurs, ces déclarations ont transformé une simple mission économique en un véritable débat constitutionnel. Ainsi, cette visite à Paris a suscité, sans surprise, des réactions jusque dans la capitale canadienne où les chefs des divers partis fédéraux n'ont pas lésiné leurs propos au sujet du déroulement de la mission. Stéphane Dion, Gilles Duceppe et Preston Man-

La réforme scolaire

Branle-bas de combat

La réforme Marois est remplie de bonnes intentions. Mais se perdra-t-elle dans les compressions budgétaires ?

Sylvain Larocque

Contrairement à ses prédécesseurs, la ministre de l'éducation, Pauline Marois, n'aime pas laisser les dossiers s'accumuler sur son bureau. Les nombreuses personnes qui l'ont précédée à ce poste-clé se laissaient sans cesse effrayer par les groupes de pression et reléguaient constamment aux oubliettes une réforme du primaire et du secondaire qui s'imposait pourtant depuis au moins une dizaine d'années. Déterminée, elle mit en place en janvier dernier un comité consultatif sur une éventuelle réforme des programmes et, moins de trois mois après avoir reçu ses recommandations, elle lançait la plus importante réforme en éducation depuis la Révolution tranquille... après des compressions re-

cord dans ce secteur. Rapide, la ministre. Mais sait-elle où elle s'en va ?

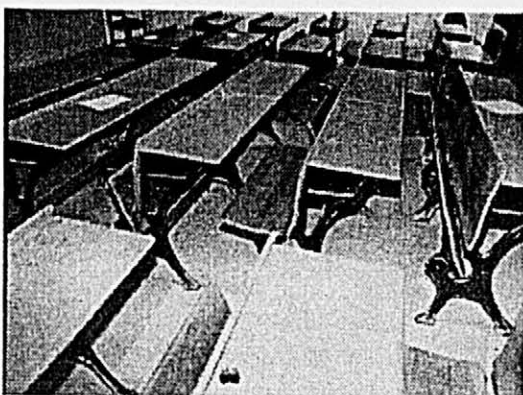
À première vue, il semble bien que oui. Sa réforme s'avère un en-

deuxième ordre comme l'économie familiale, la formation personnelle et sociale, l'initiation à la technologie, l'éducation économique, l'éducation au choix de carrière et l'écologie seront tout simplement éliminées du secondaire. On promet que le contenu sera intégré dans les nouveaux programmes, mais dans une proportion et un cadre encore inconnus.

En revanche, on veut mettre l'accent sur les « matières de bases », c'est-à-dire les langues, l'histoire, les mathématiques. Les cours de sciences seront réorganisés de fond en comble, avec plus de liens entre chacun d'eux. « Il faut que les élèves québécois soient mieux préparés pour la société de savoir dans laquelle nous vivons actuellement », a expliqué Mme Marois. L'idée, c'est de donner aux

élèves le plus de connaissances de base possible afin qu'ils puissent se forger par eux-mêmes une opinion sur le monde. D'où le retrait des matières de deuxième ordre au secondaire, que peu de gens manquent, sauf peut-être l'écologie, qui suscitait tôt un intérêt pour les sciences chez les adolescents.

La ministre a donc déterminé cinq grands domaines dans lesquels se concentreront les matières dites fondamentales. Dans le domaine des langues, l'enseignement de l'anglais commencera désormais à la troisième année (au lieu de la quatrième); le français langue seconde gagnera plus d'heures d'enseignement; les programmes d'immersion française et anglaise seront officialisés (l'immersion an-



semble fort bien structuré et orienté de façon à obtenir efficacement des résultats. L'implantation des changements débutera en 1999 pour se terminer en 2005. Parmi les modifications proposées, on note que la plupart des matières de

Suite en page 7

Sommaire

- **Editorial;**

Les journées nationales de la culture en page 3

- **Chroniques;**

Étienne se prend pour un columniste en page 2

Notre nouvelle chronique informatique en page 6

- **Culture;**

Western, le nouveau film de Manuel Poirier en page 4

- **Entrevue;**

Notre interview avec Marc Favreau en page 8

Suite en page 6



Commentaire

**Cette semaine,
Étienne**
se prend pour un columniste

Papa a raison

Étienne Bienvenu

Samedi dernier, pas loin d'un million d'hommes, blancs et noirs, ont marché à Washington lors du rassemblement religieux des *Promise Keepers*, organisation en pleine expansion. Le but de cette marche ? « Demander pardon à Dieu pour leurs péchés et s'engager à devenir de meilleurs maris et pères afin de régler les problèmes de l'Amérique ». Ce sont des centaines de milliers d'hommes qui sont venus manifester pour que l'homme (petit h) reprenne ses responsabilités envers sa famille et son pays. Autrement dit, revenir à l'époque de « Papa a raison », l'âge d'or de l'Amérique patriarcale.

C'est une étrange idéologie que le conservatisme. Son penchant centriste, le conservatisme modéré, apparaît la plupart du temps comme raisonnable et lucide. Pour lui, le progrès social n'est pas une menace, dans la mesure où il reste une solution à un problème réel; le fruit d'une mûre réflexion. C'est l'idéologie de la prudence, sans plus.

Le conservatisme extrême, par contre, semble toujours être une véritable plaie, le symptôme d'une société déséquilibrée. Cette idéologie est impensable sans le concept de « l'âge d'or ». Que ce soit la France de Louis XIV, de Napoléon, l'Angleterre Victorienne, il s'agit d'une période de l'histoire d'un pays qui est vue comme son apogée, voir son identité même. Le conservatisme extrême se donne pour but de remodeler la société malade à l'image d'une époque glorieuse, mais passée.

La marche des *promise keepers* relève de cet ordre d'idées. Pourquoi ce conservatisme extrême, cette volonté de revenir en arrière ? Pourquoi est-ce seulement aux États-Unis que l'on peut assister à de tels spectacles, et que la même chose au Québec est tout simplement impensable ?

Deux esquisses d'idées à ce sujet : Au Québec, la nature patriarcale de notre passé est associée à l'obscurantisme, l'état d'aliénation culturelle, sociale et économique des soixantes premières années de ce siècle. Avec la Révolution tranquille, cet esprit élitiste et autori-

taire fut joyeusement mis à bas dans un mouvement social étonnamment généralisé et harmonieux. Ce fut l'éclosion de la culture québécoise, le printemps des réformes et de la démocratie sociale mais aussi, bien sûr, l'explosion du nationalisme. Une des époques les plus glorieuses de l'histoire du peuple français d'Amérique est indissociable de l'esprit de progrès social qui la caractérise. Bref, en raison de son histoire, le conservatisme est aujourd'hui complètement discrédité au Québec, et à ce jour, ce dernier reste généralement peu sensible à la religion et la rigueur sociale. Pour preuve, on ne compte même pas de partis d'idéologie conservatrice au Québec.

Mais qu'en est-il des États-Unis ? Ce pays a connu ses plus grandes gloires au moment même de l'apogée de son conservatisme social; la victoire totale de la Deuxième Guerre Mondiale, le premier homme sur la lune etc. Jamais, dans l'histoire de l'humanité, un pays aura joui d'une telle domination économique, politique et militaire de la planète. Le succès que connut le Québec pendant les années cinquantes et le début des années soixantes, est, lui, indissociable de la rigueur sociale et morale de l'époque. Alors, *father knew best* !

Au court des années soixantes arrivent les hippies, les étudiants, les féministes, et l'Amérique se met à douter d'elle-même. L'incompréhensible défaite du Viet-Nam se joint à la famille qui se désintègre, la criminalité qui monte, la drogue et les punks... Toutes les belles valeurs de l'Amérique triomphante se trouvent attaquées de toutes parts, irrémédiablement discréditées. Elvis est mort, alcoolique, obèse et médiocre. Depuis trente ans, pour plusieurs Américains, le progrès social est synonyme de décadence.

C'est peut-être en partie pour cela que la droite religieuse d'extrême droite est si populaire aux États-Unis. C'est peut-être pour ça que des hommes sentent qu'ils font vraiment quelque chose d'important en marchant de Californie jusqu'à Washington pour que de nouveau... Papa ait raison.

« Les arts, ça sert à rien ! »

Natasha Cloutier

Jacques (nom fictif), était étudiant à l'Université de Montréal il y a quelques années. Il recevait des prêts et bourses et avait un emploi à temps partiel pour l'aider à payer ses études. Son baccalauréat en arts se compose de trois certificats : théâtre, communication et cinéma. Après son diplôme, il a continué d'occuper le même emploi, tout en recherchant tranquillement un emploi plus intéressant. Grâce à son salaire relativement décent, Jacques est en mesure de repayer - mais non sans peine - ses prêts et bourses.

n'a qu'à le demander aux étudiants concernés. Des cours « bidons » de littérature française (d'ailleurs des études souvent associées au « ghetto » francophone de McGill), des études « inutiles » de philosophie et des cours « faciles » comme ceux d'histoire de l'art. La grande époque où l'on admirait l'abstrait, même, à la limite, au niveau des sciences, est finie.

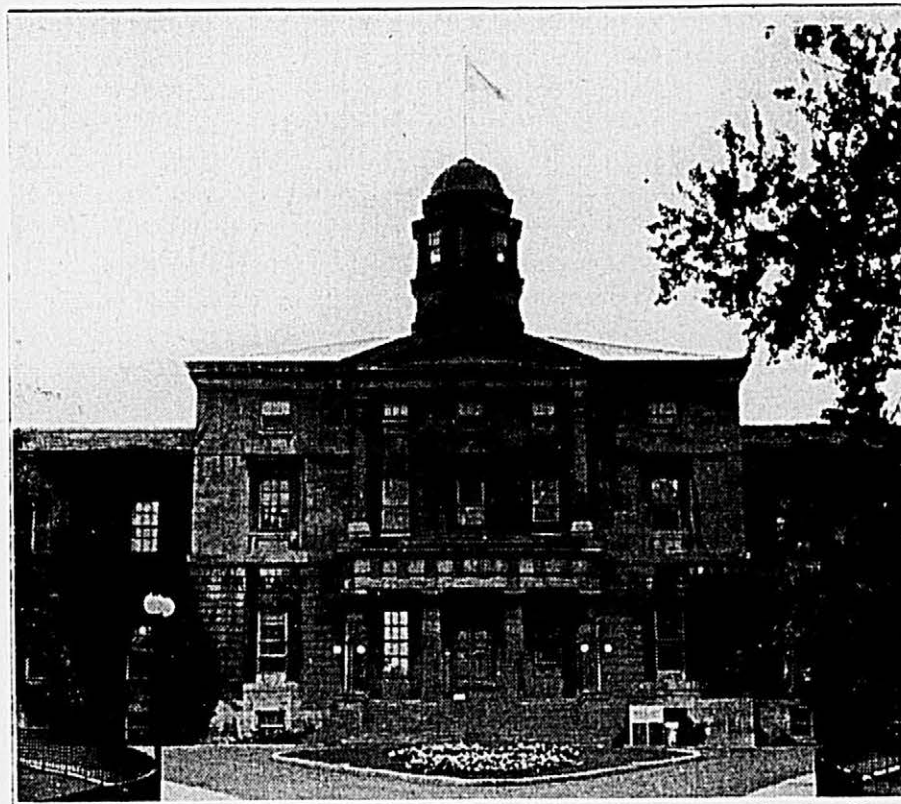
Mais qu'en est-il de la réalité de cette animosité ? À l'époque de la « grève » des « Teachers' Assistants » il y a presque un an, un étudiant-chercheur de physique réclamait que les TA en arts reçoivent

gramme, affirme être habituellement en position défensive vis-à-vis du doyen des arts, surtout en lui demandant de l'argent. Depuis plusieurs années, M. Austin donne personnellement six à dix caisses de livres russes par année à la bibliothèque pour remplir les étagères. En plus de laisser planer sur ce programme une menace de disparition, il faut noter que McGill est la seule université au Québec qui offre encore un programme de baccalauréat, de maîtrise et de doctorat en études russes. Il ne reste qu'un certificat à l'Université de Montréal et à l'Université Laval.

M. Austin a ajouté en souriant que l'incompréhension à l'égard du programme d'études russes est ridicule, parce qu'elle ne tient pas compte de la réalité universitaire. Il insiste sur le fait qu'on a besoin des langues étrangères dans le marché du travail et que le russe est définitivement utile à la recherche d'un emploi, non seulement ici et aux États-Unis, mais surtout en Europe.

Ah...les Arts!

Au moment de vouloir reléguer la langue russe et d'autres cours de langue à la faculté de l'éducation permanente, le doyen des arts disait qu'une classe qui ne contenait pas au moins vingt-six étudiants n'était pas rentable. En études russes comme dans d'autres cours de langue et même ailleurs, on retrouve facilement des classes de moins de dix personnes. Est-ce que cette animosité est la conséquence de l'approche corporative de la part de l'université, du mépris de la part du marché du travail actuel, ou la vérité est-elle que ces étudiants sont réellement un fardeau pour la société ? Il semble ridicule de détester des étudiants pour des raisons d'orientation universitaire.



Un jour, un étudiant chargé de ramasser des fonds au nom de l'Université de Montréal auprès des nouveaux diplômés a appelé Jacques pour lui demander de contribuer à sa quête. Cet étudiant des Hautes Études Commerciales, qui faisait justement ce travail pour payer ses études, demande à Jacques ce qu'il a obtenu comme diplôme. Après que ce dernier ait cité ses trois certificats, l'étudiant lui répond : « Ouain, on s'est amusé à l'école ! ». Jacques envoie l'étudiant promener, ne comprenant pas sa technique de vente. La raison est simple : Jacques a étudié en art.

Les exemples comme ceux-ci ne manquent pas. Le manque de respect de certains pour la faculté des arts en général est indéniable, on

plus d'argent, soit quelques dollars de plus de l'heure que ceux en sciences. Pourtant, ces TA en art ne recevaient pas autant d'argent des budgets de recherche, qui sont en général inexistantes dans la faculté des arts. Après avoir fait un calcul réel, on s'est rendu compte que les étudiants en maîtrise de la faculté des arts recevaient cet argent simplement pour être au même niveau financier que les étudiants en sciences.

Un des plus petits programmes de la faculté des arts, études russes et slaves (Russian and Slavic Studies), compte à l'heure actuelle moins d'une vingtaine d'étudiants au niveau du bac. La plupart des gens qui y suivent des cours proviennent d'autres programmes. Paul Austin, directeur du pro-

Éditorial

Rome ne s'est pas construite en trois jours.

Le Québec, foyer national des francophones d'Amérique, a toujours défendu sa culture et sa langue. Cette année, il s'est donné un nouvel outil pour y arriver, les *Journées nationales de la culture*. Ces dernières ont des objectifs louables certes, mais il ne devrait pas être nécessaire d'avoir une fin de semaine « culture » pour populariser notre héritage. Pour tous les Québécois et le milieu artistique, cela devrait être une préoccupation quotidienne. On peut de plus se demander si toutes ces intentions peuvent être atteintes en trois jours ?

Les *Journées nationales de la culture* visaient tout d'abord à démocratiser la culture. Il semble que ce premier point ait été très bien achevé. Le porte-parole, le comédien Marcel Sabourin, y est pour beaucoup. Tout au long de la campagne de promotion, il s'est appliqué à donner une définition de la culture permettant à tous de s'y inclure. Lors d'une entrevue, il rappelait que les petites « petates » de sa grand-mère faisaient tout autant partie de la culture que les oeuvres d'opéra les plus grandioses. Pour trois jours, la culture appartenait à tous les Québécois, qu'ils aient lu leurs classiques ou non. Pour trois jours, on était loin de la définition très radio-canadienne de la Culture. Or, voilà tout le problème est là, c'est pour trois jours seule-

ment...

L'une des conséquences des *Journées nationales de la culture* devrait être « d'accroître [...] la participation aux activités culturelles, en rejoignant particulièrement de nouveaux publics. » En fait le projet des *Journées nationales de la culture* est dès le départ caduque puisqu'il n'attirera pas de nouveau public. Il n'est pas évident en effet que faire visiter les coulisses d'une salle de spectacles ou causer théâtre avec Lorraine Pintal soient les meilleurs moyens de vendre davantage de produits culturels. Car d'une part, il restera toujours un pourcentage de la population qui n'aura pas d'intérêt pour le théâtre, l'opéra, le ballet ou les concerts. Et, d'autre part, c'est plutôt le prix élevé des billets qui empêche bien des gens de fréquenter les salles de spectacles aussi souvent qu'ils le désiraient. Les gens qui ne sont pas du tout intéressés par les performances culturelles ne se déplaceront de toute façon probablement pas pour visiter les coulisses de la Place des Arts ou du Grand Théâtre de Québec. Le journal *Le Soleil* rapportait d'ailleurs que cette dernière visite avait principalement attiré des habitués de l'établissement.

La stratégie adoptée par l'Orchestre Symphonique de Montréal nous prouve d'ailleurs que le prix des billets a une influence sur les assistances. En effet, depuis que

l'orchestre a baissé ses tarifs, il s'en est suivi une augmentation de 15% de l'auditoire. Le même phénomène s'était produit en 1993, alors que la ministre de la culture de l'époque, Lisa Frulla, avait mis en place la campagne *Bon spectacle*. Pendant un mois, pour tout achat de billets de spectacle, l'acheteur recevait un « gratteux » lui donnant droit à des rabais sur son prochain achat. On avait pu constater une augmentation de l'achalandage de 12%. Cette promotion et l'attitude de l'OSM montrent bien que le problème, ce n'est pas le goût des gens pour la culture, mais bien l'argent qui parfois fait défaut. Lorsque vient le temps de dépenser, les gens sont circonspects et préfèrent opter pour des valeurs sûres. Il n'y a qu'à voir la popularité du ballet *Casse-Noisette* par rapport au reste de la programmation des Grands Ballets Canadiens pour s'en convaincre.

Il est ironique de constater qu'un autre des objectifs poursuivis par les *Journées nationales de la culture* est de « contribuer à la mise en valeur des particularités culturelles du Québec et favoriser le rapprochement entre la métropole, la capitale et les régions. », quand on sait que les compagnies théâtrales régionales ont beaucoup de difficultés à survivre. Bien que Québec ne soit qu'à 2h30 de Montréal, on assiste à de sporadiques émigra-

tions d'artistes vers Montréal. Imaginez alors l'exode dans les régions plus éloignées de la très culturelle métropole. Si le gouvernement québécois avait un vrai désir de démocratiser la culture, il permettrait à tous les Québécois de faire et d'avoir du théâtre dans leur région. Pour y arriver, ce n'est pas des journées de la culture qu'il faut établir mais plutôt donner aux artisans de tous les domaines les moyens de développer leurs idées et leurs talents peu importe où ils se trouvent, afin que la culture québécoise ne soit pas uniquement montréalaise. Et pour cela, il faut se préoccuper de l'état de la vie culturelle régionale plus qu'une fois par année.

Ainsi donc, les budgets disponibles, bien que limités, devraient être utilisés afin de réaliser ces objectifs toute l'année plutôt que trois jours durant en septembre. De plus les argents, s'ils ne sont pas assez importants pour permettre d'offrir des rabais sur les tarifs, devraient cependant servir à garder une vie culturelle active dans les régions ou au moins à développer chez les jeunes écoliers un amour pour les arts. Et si Rome ne s'est pas construite en un jour, comment la culture québécoise le pourrait-elle ?

Geneviève Fortin

McGill Daily

FRANÇAIS

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

Le MCGILL DAILY FRANÇAIS

rédaçtion en chef

Magali Boiesier

rédaçtion nouvelles

Étienne Bienvenu

rédaçtion culture

Maude Laparé

mise en page

Étienne Bienvenu

Jérôme Lussier

Othman Alawi

correction

Anne de Ravinel

Anabelle Tas

Marie-Christine Lalande

collaboration

Jean-Charles Rouge

Boromy Ung

Isabelle Porter

Patrick Primeau

Geneviève Fortin

Cedric Jouve

Isabelle Porter

Natasha Cloutier

Alain Huot

Sylvain Laroque

Tom Palmisano

Christophe Pelé

Le MCGILL DAILY

coordination de la rédaçtion

Sunila Verma

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Jo-Anne Pickel

publicité

Boris Shedov et Letty Matteo

photocomposition et publicité

Mark Brooker

L'usage du masculin dans les pages du McGill Daily français vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6784/5

Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6790

Télécopieur : 398-8318



Danse O Vertigo

La bête se mord la queue.

Magali Boisier

La musique mugit, brute, dans un éclat de cuivres, de raclements, et de souffles putrides. La bête est là, tapie dans l'ombre, attendant son heure, et le public, nombreux, se réjouit de suivre une fois encore les débordements du monstre multiforme sur la scène du Théâtre Maisonneuve.

Nous sommes samedi soir, et dans le cadre du Festival international de Nouvelle Danse, la compagnie O Vertigo donne son nouveau spectacle de danse, intitulé *La Bête*. C'est une première mondiale et on s'attend à une œuvre unique et révélatrice. Car le Festival de Nouvelle Danse, c'est, avant tout, dans le milieu des pas de deux, une approche de la danse moderne sans cesse renouvelée. Ce sont des chorégraphes déterminés à pousser toujours plus loin les limites de l'expression et de l'émotion. C'est aussi une recherche artistique dans laquelle musique, éclairage et chorégraphie ne sont qu'une seule et commune démarche.

Or, ce soir, le spectacle associe Ginette Laurin, Axel Morgenthaler et Jean Dérome. Si le dernier n'est plus à présenter sur la scène musicale Montréalaise, le second, bien que Québécois d'adoption, s'est

surtout fait connaître en Europe pour ses conceptions d'éclairage artistique dans des festivals majeurs tels que le festival d'Avignon

d'espace et de forme, là un groupe rampe sur le sol. Un éclair encore, sur la scène une nouvelle composition de corps fiévreux et torturés.

chorégraphe-gymnaste dont la volonté première est de placer le corps en situation limite. On admire les qualités athlétiques de ses interprètes au point de douter de l'intérêt artistique de l'œuvre. Seules la rigueur des compositions et une grande expressivité nous rappellent la valeur de la troupe qui se produit devant nous.

L'œil se familiarise peu à peu avec les mouvements fugitifs de cet ensemble très cohérent. Il décode ici et là des séquences et des gestes par ailleurs rapidement répétitifs. Le spectateur comprend alors la dynamique de la pièce centrée autour de contrastes de lumière et d'ombre, de douceur et de violence, de solitude et

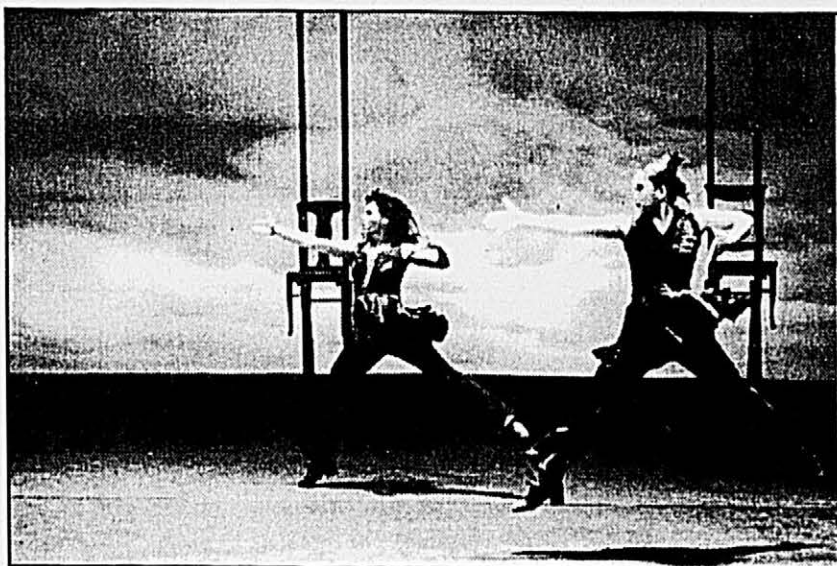
de composition, d'immobilité et de mouvement. Puis, de la masse humaine et bestiale se détachent difficilement quelques morceaux d'inspiration andalouse, indienne ou tribale.

Vous l'aviez lu dans le programme aussi, l'histoire sans queue ni tête comporte des personnages. Parmi eux, l'écrivain est le plus facile à reconnaître. Digne, stoïque, statique, elle écrit dans le vide les histoires qui l'habitent. Grande, froide, elle con-

traste avec les élans fauves des autres personnages. Une femme ambiguë, traquée, dans un corps d'homme, un lutin, une femme-lionne au ventre repu. La musique prend soudain des accents africains ou un cliquetis d'horloger. Elle aide les danseurs à dégager un sens de leurs prouesses acrobatiques. En dépit des costumes révélateurs et des intonations musicales, les identités restent floues et les interprétations se mélangent pour ne plus exprimer que cette grande bouffée d'énergie brutale qu'est peut-être alors la bête ?

On ne conserve de cette performance qu'un grand sentiment d'urgence et de confusion. Le mystère plane toujours dans le souvenir des mouvements brusques et contrastés et la beauté sauvage de la musique de Jean Dérome. Au Festival de Nouvelle danse, La troupe O Vertigo a une nouvelle fois prouvé son ardeur vertigineuse mais la bête de Ginette Laurin, elle, est restée dans l'ombre.

Le Festival de Nouvelle Danse se poursuit jusqu'au 11 octobre. À ne pas manquer: *The holy Body Tattoo* les 10-11 oct, à 19h, à l'Agora de la Danse et le Ballet Cristina Hoyos à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, les 10-11 oct à 20h. Prix étudiant: 20\$. Tel: 790 -1245 et infodanse: 521-1212.

Marie-Claude Rodrigue et Chi Long dans *La Bête*

et le printemps de Bourges. Quant à Ginette Laurin, elle nous a habitués à de belles créations tant pour la compagnie O Vertigo, avec qui elle travaille depuis plus de dix ans, que pour d'autres festivals tels que Danse-Cité ou encore les Grands Ballets Canadiens.

Bien calé, dans son fauteuil, le spectateur attend, le cœur battant, au son de la musique sauvage et saccadée. Un éclair. Ici surgit un personnage. La lumière change

L'ensemble évolue d'un pas rapide sur la scène, dix danseurs sous l'énergie démentielle de leurs démons intérieurs, s'entrecroisent, se touchent et se repoussent dans de brusques pulsions. Le tout est assez acrobatique, les femmes habitées d'une force furieuse soulèvent leurs partenaires, sautent, crient. Les hommes également multiplient les jongleries humaines, les caresses et les attaques. L'exercice est éprouvant et on reconnaît ici la marque d'une

WESTERN, de Manuel Poirier.

Jean-Charles Rouge.

Un Catalan, un Russe d'origine italienne, le flamenco, la Bretagne. Le décor est posé. Un décor qui cloche, où les choses ne semblent pas être à leur place. Et pourtant. Un western qui n'en a réellement que le titre, où les héros ne règlent leurs problèmes ni au colt ni au bazooka, mais où les notions de liberté et d'amitié sont développées à l'extrême.

Présenté en compétition officielle au 50^{ème} Festival de Cannes, *Western* y a remporté le prix du jury. L'effet Cannes est sans doute une des raisons pour lesquelles ce film marche si bien en France. À la réalisation, Manuel Poirier (*La Petite Amie d'Antonio, Marion*) a su faire à nouveau appel aux qualités d'acteur de Sergi Lopez (dans le rôle de Paco) et donner sa chance pour son premier film au non moins talentueux Sacha Bourdo (Nino).

Paco et Nino sont deux hommes aux antipodes l'un de l'autre. Leurs chemins se croisent par le biais d'un banal fait divers (Nino, le russe, se fait prendre en stop par Paco, et lui vole sa voiture). Paco retrouve Nino et ils décident tous deux de faire un bout de chemin ensemble. À partir de là, tout devient limpide. Ces deux-là se complètent malgré leurs différences. Ils se complètent dans l'épreuve. Cette épreuve, c'est la recherche du bonheur. LE Bonheur.

Paco est un VRP, un représentant de commerce en chaussures. Roulant sur une route de Bretagne, il prend en stop Nino, un immigré russe qui fait la route à la recherche de l'amour. Alors, sans méchanceté aucune, pour pouvoir frimer auprès de ses futures conquêtes, celui-ci vole la voiture de Paco. Dépit, ce dernier se fait aider par une jeune bretonne, Marinette (dont le rôle est merveilleusement tenu par Elisabeth Vitali). Paco, par la suite, perd son travail et retrouve Nino par hasard.

Alors que celui-ci récupère d'un séjour forcé à l'hôpital, notre Catalan et sa Bretonne tombent amoureux l'un de l'autre et tout s'annonce pour le mieux. Paco et Nino sympathisent rapidement dans l'intervalle. Mais tout n'est pas parfait en apparence entre Paco et Marinette. Peur d'une liaison sans lendemain, elle souhaite le mettre à l'épreuve: trois semaines de réflexion, sans aucune nouvelles de part et d'autre, quoi qu'il arrive. Nos deux amis prennent alors la route en plein cœur du Finistère.

Tout ceci ne constitue que la première partie de l'histoire, véritable road-movie dans lequel nos deux hommes se retrouvent plongés sans d'ailleurs trop savoir ce qu'ils

font là, ensemble. Philoso- Nino sait femme qui lui sera la bonne. qu'il a à ses côtés besoin d'en faire beaucoup pour se retrouver au lit avec une femme. C'est d'ailleurs le gros problème de Paco: choisir entre l'espoir de retrouver Marinette et céder aux attaques des demoiselles qui croisent sa route.

En quête de la femme idéale pour Nino, tous deux découvriront que, finalement, être trop faits l'un pour l'autre n'est pas forcément la meilleure des solutions, et que pour trouver le bonheur, la meilleure solution est sans doute de ne pas le chercher.

Sergi Lopez et Sacha Bourdo interprètent leur rôle admirablement. Leur accent lorsqu'ils parlent leur donne une vérité authentique, et le contraste entre eux et les paysages de Bretagne contribue pleinement à la justesse du tableau dressé. Les seconds rôles sont tous excellents, avec une mention particulière pour Basile Siekoua, «ivoirien d'origine bretonne», dont le jeu: «Bonjour la France», est à essayer de toute urgence à la terrasse d'un café (profitez du beau temps!).

Le flamenco, musique envoûtante, donne à l'image le relief et le décalage nécessaire à l'universalité du thème. Manuel Poirier a su montrer qu'il ne faut pas forcément que tout soit parfaitement huilé et calibré en apparence pour que la cohésion soit parfaite. Son film est un cri du cœur lancé contre le racisme et l'ignorance. L'honnêteté avec soi-même et envers les autres est la seule voie au bonheur.

Un film sur l'apparence, les sentiments, les différences. Un film dont on sort heureux. Remarquable.

Western, de Manuel Poirier. À l'affiche présentement au Parisien, 480, rue Sainte-Catherine Ouest.

Sergi Lopez et Sacha Bourdo dans *Western*

Ode à La Liberté.

Cyclus d'Anne Massicotte

Alain Huot

Un zoo rituel

Anne Massicotte possède un don devenu rare : celui de confectionner des masques rituels. Ce don est celui des oracles, des chamanes et des grands prêtres. Un don primitif, mais fondamental, qu'elle situe résolument dans la modernité. Avec des figures d'animaux, elle interroge les origines et met en place les jeux sociaux et les cycles de la nature. Cette démarche l'a menée au Japon, au Musée du Québec, à Bordeaux, au fil d'expositions sur « Les Rituels de séduction dans le monde animal » ou encore sur des « Totems et lumières ».

La bibliothèque municipale de Saint-Léonard présente maintenant son installation « Cyclus ». Cet endroit inattendu est parmi ces équipements culturels luxueux qui ont poussé pendant les années 1980. Il comporte une magnifique galerie en long au toit en verre, la galerie Port-Maurice, investie par Anne Massicotte qui propose une installation petite mais d'une grande force d'évocation.

Vingt et un masques en têtes d'animaux représentent autant d'emblèmes pour des archétypes dont Anne Massicotte nous parle le puissant langage. Le titre de chaque masque donne le nom de l'animal et un de

ses attributs. L'attribut est parfois une qualité, parfois une anecdote. *La Grande corneille* est *L'Intelligence*, avec un oeil rond et une tête penchée vers l'avant; *Le Sanglier* est *Une Révolte*, les dents pointues et les oreilles crochues. La plupart des têtes sont disposées en demi-cercle autour d'un petit groupe en spirale. Les masques de la spirale représentent des animaux complets ou des thèmes très dynamiques. *Le Dauphin* est *La Mariée* (avec une traîne en tulle) et *Le Saumon*, *Le Mâle en période de frai*. Leur cercle rattrape *La Loutre*, qui est *L'Enfant*, et comporte aussi *Une Tortue*, qui est *Un Passé* et soude la spirale au demi-cercle. Les masques de la spirale semblent en mouvement et le cycle qu'ils représentent paraît se dérouler à toute vitesse. Les masques en demi-cercle forment pour leur part une assistance plus figée, peut-être un cycle plus vaste, plus stable et plus lent. Certains masques renvoient à des rôles plutôt qu'à des formes abstraites, et évoquent la permanence: *Le Chien* est *Un Gardien*, et *Le Buffle musqué* est *Le protecteur*. À l'extérieur des deux groupes, le plus spectaculaire des masques veille: son nom est *Le Serpent/ La Force*. Fait d'un tuyau, il enroule son corps bigarré à plumes et à poils rouges.

Une force dans la disposition des masques rehausse la richesse de chacun de ses éléments. En plus de s'intégrer dans le jeu complexe des cycles, chaque masque est aussi une histoire, une prophétie, un symbole puissant en lui-même. Ainsi *La Chrysalide* est *L'Autre vie*. Elle est faite d'une matière jaune informe, un peu répugnante et plutôt abstraite, en contraste vif avec des figures littérales, comme la *Louve blanche/ La Grandeur*, qui est faite de fourrure. Avec une grande économie de moyens, Anne Massicotte explore les possibilités formelles et symboliques de ses matériaux. Il en reste souvent une impression d'étrangeté. *Le Lièvre* est *La Peur* avec la même fourrure que celle qui pare *La Louve blanche*.

Comme dans la vraie vie, les interprétations ne sont jamais claires ni définitives avec cette installation. Ce qu'Anne Massicotte propose semble en fait un modèle réduit du monde réel, dont les forces mystérieuses sont révélées par des emblèmes mystérieux.

Cyclus, À la galerie Port-Maurice jusqu'au 19 octobre
8420, boulevard Lacordaire,
Saint-Léonard

Who's Woo?

Boromy Ung

Deux pistolets dégainés simultanément et pointant sur le propriétaire de l'autre. Un troisième surgit alors de nulle part. Un temps d'observation, un froid silence, tout le monde se regarde. Soudain, ça y est, les engins de la mort se mettent à cracher leurs sanglants projectiles, traversant et broyant tout sur leur passage; les plans se succèdent à une vitesse incroyable, les personnages roulent, s'écroulent au rythme incessant des impacts de balles. Voici ainsi résumée une scène classique du cinéma de John Woo. Banale scène d'action? Plus que ça...

John Woo, réalisateur chinois (Hong-Kong), obtient ses premiers succès à l'époque du cinéma florissant de Hong-Kong (années 70-début des années 80). Des films de kung-fu (dont *Hand of death*, marquant les débuts d'un certain Jackie Chan) en passant par quelques comédies, la « griffe » Woo s'est affirmée.

La fin des années 80 marque l'apogée de John Woo, avec notamment tous ses plus grands succès: *Better Tomorrow 1 et 2* (le Syndicat du crime), *The Killer* (hommage avoué au Samouraï de Melville).

En 1992, Woo s'expatrie à Hollywood, mais les producteurs américains sont tout d'abord réticents à lui laisser la pleine liberté et imposent leurs scripts. John Woo réalise alors deux films indignes de son talent (*Hard Target* et *Broken Arrow*), dédiés uniquement à l'action et reniant tous les

principes qu'il avait jusqu'alors préconisés.

Retrouvant cependant toute sa liberté pour *Face/Off*, son dernier film, il signe alors un véritable chef d'œuvre, associant son style inimitable aux énormes moyens d'Hollywood.

Mais ce style Woo, qu'est-il justement?

Tout d'abord, rappelons ici le talent unique de John Woo dans la mise en scène de l'action elle-même. C'est ce qui le distingue le plus des autres réalisateurs. Woo a un sens inné de la gestion de l'espace, c'est à dire que les plans ont beau se succéder à vitesse grand V, on sait toujours qui est où et où est qui. Cette technique permet au spectateur de ne pas être perdu dans l'action. De plus, il y a ces petites touches propres à Woo, comme les scènes où chacun a un revolver à la main et un autre pointé sur soi, qui permettent de reconnaître son style particulier. Ce sens de la gestion de l'espace donne alors des fusillades spectaculaires: les personnages se déplacent, tels les danseurs d'un ballet rythmé à la cadence des impacts de balles. Le massacre final du *Syndicat du crime 2*, par exemple, passe pour être une des meilleures fusillades de l'histoire du cinéma.

Ensuite, il faut savoir que John Woo est fasciné par des valeurs comme l'amitié, la fraternité, mais aussi la justice, la rédemption et la vengeance. Cette valeur d'amitié/fraternité, on la retrouve très ancrée dans le *Syndicat du crime* (Mark Gor et Ho), mais aussi dans *The Killer* (Geff et Lee), et *Hard Boiled* (Yueun et Tony).

Quant au film *A bullet in the head*, il marque l'apogée des sentiments dans le cinéma de John

Woo, à travers l'histoire déchirante d'une amitié d'enfance brisée. Il y a donc dans le cinéma de John Woo ce code d'honneur perpétuel, semblable à celui des Samouraï. Ainsi, on retrouve Geff et Lee dans *The Killer*, animés d'une volonté de vengeance démesurée, de même qu'Archer (Travolta) dans *Face/Off*.

Woo est d'ailleurs lui-même un homme de valeurs et de fidélité: il a par exemple toujours fait appel à Chow Yun Fat pour ses principaux films et en a fait un de ses acteurs favoris.

Par ailleurs, Woo cultive aussi une ambiguïté contradictoire entre le bien et le mal: le gangster n'est jamais mauvais et le flic n'est jamais bon. Cette facette apparaît notamment dans le film *The Killer* où le policier et le truand s'unissent pour nettoyer le milieu gangréné de la pègre. Cette ambivalence bien/mal atteint son paroxysme dans *Face/Off* où le bandit devient carrément le bon et vice-versa! Cette relation flic-gangster est un thème très cher à John Woo car selon lui, chaque être humain a deux faces, une « bonne » et une « mauvaise »; l'une se retournant contre l'autre dans *Face/Off*.

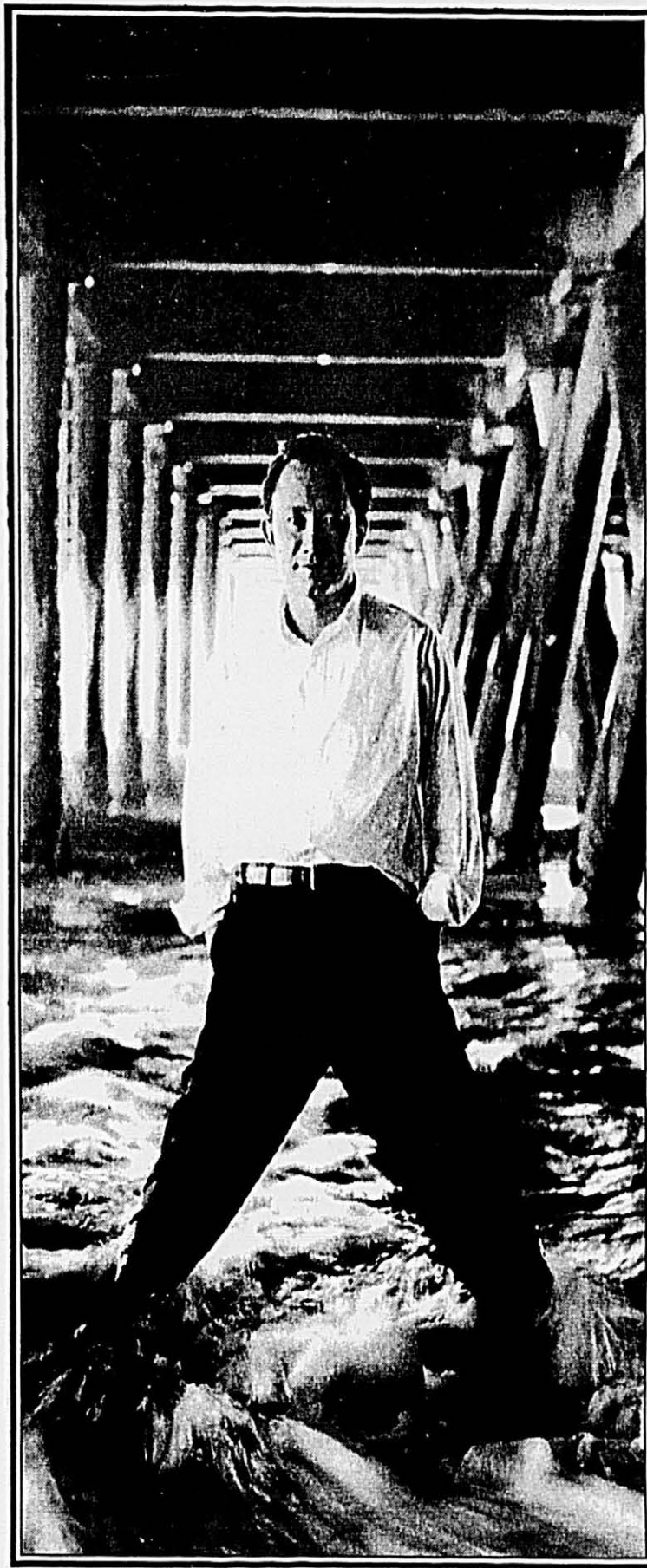
C'est cette touche d'ambivalence, mais aussi

d'humanité (Archer adoptant le fils de son ennemi à la fin de *Face/Off*) qui fait du cinéma de John Woo un spectacle grandiose. Et ce style unique n'est pas resté sans reconnaissance, reconnu qu'il est par les plus grands noms du cinéma, tels Tarentino, Stone ou encore Scorsese.

Finalement, pour les intéressés, certains films de John Woo sont tout à fait à voir. *The Killer* est probablement son meilleur film et les *Syndicats du Crime* sont l'archétype même du cinéma d'action « wooien ». Son dernier film, *Face/Off*, est grandiose, tant du point de vue de l'action que du point de vue de l'approche psychologique des personnages; un « must » à ne pas manquer.

Et pour résumer ce que les critiques et le public apprécient dans le cinéma de John Woo, cette phrase de Cocteau semblerait tout à fait adaptée: « les miroirs feraient bien de réfléchir un peu avant de renvoyer les images ».

Face/Off joue actuellement au Palace, 698, rue Ste-Catherine Ouest



John Woo

photo: Chris Buck

Rubrique informatique

Cédric Jouve

Vous êtes des passionnés d'informatique, des cybersurfeurs, vous passez votre vie « scotchés » à l'écran et l'ordinateur est pour vous indispensable dans la société actuelle... et de démystifier cette machine qui révolutionne notre société. Enfin, nous ferons une synthèse de l'actualité informatique pour vous tenir au courant des évolutions rapides dans ce domaine.

Où alors, vous êtes réticent aux nouvelles technologies, vous ne savez même pas allumer votre magnétoscope, la seule vue d'un ordinateur vous donne des boutons...

Que vous soyez partisan de la première ou de la deuxième catégorie : cette rubrique est faite pour vous !

Vous trouverez ici chaque semaine des informations concernant les nouvelles technologies, plus particulièrement l'informatique. Nous nous attacherons à traiter le sujet sous différents aspects répondant aux attentes de chacun :

1- Informatif d'abord : Nous présenterons les technologies modernes grâce à des historiques montrant leur évolution au cours du siècle. Nous chercherons à analyser ce qu'elles signifient concrètement en termes d'application pratique. Pour les plus récalcitrants, nous essaierons de vous éclairer sur le charabia informatique (non, on ne branche pas un mulot sur l'ordinateur !)



2- Objectif ensuite : nous entrerons dans les grands débats sur la technologie, le progrès technique et les domaines des communications. Nous tenterons de montrer les enjeux réels, les dangers et les avantages de cette nouvelle révolution et de l'internet.

3- Technique enfin : pour les initiés, nous parlerons plus précisément des aspects techniques : nouveaux ordinateurs, nouveaux logiciels, dernières nouvelles en informatique et dans le cyber-espace, bugs, conseils, coups de gueule, guerre mac-PC...

Pour tous, nous ferons une liste des sites internet de la semaine sélectionnés par nos soins, qui vous permettra de naviguer sur le WEB de manière divertissante et enrichissante.

Cyberement votre !

cjouve@po-box.mcgill.ca (compétent en mac) assisté par Son-Nam Nguyen (compétent en PC)

SUITE DE «ESSENTIEL POUR...»

Les Tamagotchis

Jouer à la mode virtuelle

Maude Laparé

ning ont tour à tour contribué au débat. Est-ce que la France devrait s'en tenir à sa politique de « non-ingérence et non-indifférence » au sujet de la problématique souverainiste et est-ce qu'une déclaration unilatérale pour l'indépendance du Québec est légitime ? Ces questions étaient à l'avant-scène des différents événements qui se sont déroulés à travers cette mission québécoise en France, et les médias canadiens ont sauté sur l'occasion pour dénigrer le processus tout à fait légitime du Parti Québécois qui les amène tout naturellement à se trouver des alliés pour parvenir à leur fin, soit l'indépendance. Ainsi, un peuple désirant s'épanouir en créant son propre état, ne peut le réaliser sans le support d'une nation étrangère. Comme ce fut le cas lors du démembrement de la Yougoslavie, la Slovénie s'est assuré que l'Allemagne, entre autres, reconnaisse d'abord son éventuel déclaration d'indépendance.

Malgré le fait que les questions économiques ont été reléguées au second rang lors du voyage, les buts principaux de la mission, comme la signature de partenariats avec des compagnies françaises, ont été atteints en général. Alors, monsieur Bouchard a néanmoins livré la marchandise sur le plan économique, malgré le fait qu'il a profité de ses rencontres avec les autorités françaises pour discuter de l'avenir du Québec. Après tout, le parti de monsieur Bouchard se veut souverainiste. Il fut démocratiquement élu et il poursuit ses objectifs politiques à la lettre. Au moins l'hypocrisie des politiciens n'est pas au rendez-vous dans ce cas-ci. Et, fait peu surprenant, la presse canadienne nous a donné très peu d'informations sur les accords économiques conclus en France, car lorsque le débat constitutionnel est mis sur la table, le reste passe aux oubliettes, question de minimiser l'importance pour le Québec de cette mission économique, ...et politique.

Souvent, les grandes personnes s'étonnent devant la surprenante facilité qu'ont les enfants à s'amuser avec un rien. En novembre dernier, la compagnie japonaise Bandai a exploitée cette capacité en mettant sur le marché un jouet virtuel, les tamagotchis.

Le tamagotchi, c'est un porte-claf en forme d'oeuf avec un écran et quelques touches. Après les nintendo et autres jeux ultra complexes, il est surprenant de voir un jouet aussi simple acquérir une aussi grande popularité avec autant de rapidité. La raison de ce succès est pourtant fort simple, le tamagotchi exploite un créneau tout à fait vide du marché des jouets. En effet, l'écran affiche une créature bizarre issue du cyber-espace et le but du jeu se résume à prendre soin de cette créature afin qu'elle ne meure. Dès lors, il faut nourrir son tamagotchi, le soigner, jouer avec lui, le laver et tout faire pour concourir à son bonheur. On effectue ces tâches en appuyant sur les touches au bas du petit écran.

Pour une fois, cette compagnie de jouets n'exploite pas le filon des accessoires annexes et inimaginables pour vendre son produit. Mais outre cette différence, la distinction fondamentale du tamagotchi demeure dans le temps qu'il exige de son processeur. En effet, le tamagotchi est un jeu avec lequel on ne peut pas arrêter quand on veut. Il faut s'en occuper tout le temps, être attentif à ses besoins en permanence. Heureusement, pendant la nuit, le tamagotchi va dormir. Mais

le reste du temps, il monopolise son possesseur.

Certains peuvent s'interroger sur l'utilité d'un tel jouet qui semble, de prime abord, plus un fardeau qu'autre chose. Les fabricants vantent pourtant son caractère pédagogique, qui encourage les jeunes à prendre des responsabilités. En effet, plus question de

Certains peuvent s'interroger sur l'utilité d'un tel jouet qui semble, de prime abord, plus un fardeau qu'autre chose

faire ce que bon nous semble, le tamagotchi doit toujours figurer aux sommets de nos priorités. Par ailleurs, certains psycho-éducateurs affirment que les tamagotchis ont l'avantage de régulariser le rythme de vie de leur propriétaire en l'harmonisant avec celui de la petite bête virtuelle. Bref, le tamagotchi, c'est un peu comme un animal domestique, moins les inconvénients des saletés, des odeurs et des coûts.

Néanmoins, il ne faut pas croire que tout est rose dans la vie des possesseurs de tamagotchis. En effet, ils sont sujets à développer une dépendance. À la fin, le propriétaire peut devenir complètement esclave des besoins de son tamagotchi. À titre d'exem-

ple, les parents, à la rentrée, ont dû au risque de devoir essuyer des crises de larmes, s'occuper, contre leur gré, des animaux virtuels de leurs petits pendant la journée pour éviter la mort de ces derniers.

Un autre débat que provoquent les tamagotchis est celui de l'importance que le propriétaire accorde à la vie et à la mort. En effet, si par manque de soin, le tamagotchi meurt, il est toujours possible d'en faire arriver un autre directement du cyber-espace. Dès lors la vie et la mort s'en trouvent dédramatisées et certains ont peur de ce phénomène qui, avec la popularité des tamagotchis, pourrait prendre des proportions effarantes.

Finalement, on a tous déjà entendu parler des plaintes survenues à la suite du dérangement des tamagotchis dans les classes. En effet, les tamagotchis dérangent et déconcentrent les jeunes qui n'ont pas la possibilité de les mettre en cran d'arrêt. Aujourd'hui, plusieurs écoles les interdisent au même titre que les téléphones cellulaires ou autres engins électroniques.

La plupart des innovations commerciales ont, par le passé, provoqué des vagues d'engouement et une multitude d'interrogations et de doutes. Des défenseurs enthousiastes et des attaquants agressifs se sont confrontés et ont fait naître bon nombre de débats. Les tamagotchis n'échappent pas à la règle. Le temps nous dira si ces animaux virtuels continueront dans quelques mois à abonder sur le marché et à distraire jeunes et moins jeunes.



SUITE DE «BRANLE-BAS...»

glaise était illégale auparavant) et l'apprentissage d'une troisième langue sera possible dès la troisième secondaire. En somme, il s'agit ici de changements fort positifs et attendus qui placeront le Québec à l'avant-garde dans ce domaine.

Pour ce qui est des sciences, elles seront maintenant introduites dès la première année du primaire, jusqu'à la quatrième secondaire, et comprendront les nouvelles technologies en plus des matières classiques. Un autre pas dans la bonne direction, il va sans dire, puisque les sciences feront dorénavant partie intégrante du curriculum, ce qui les rendra sûrement moins rébarbatives.

Au niveau des arts, peu de changements, si ce n'est qu'ils seront enseignés avec plus d'emphasis au primaire. Au secondaire, toutefois, il n'y a pas de modifications majeures, ce qui est déplorable. Malgré tout, la littérature sera (enfin!) abordée au secondaire de façon systématique, ce qui ne peut qu'être bénéfique.

L'histoire occupera une place de choix, car elle sera enseignée du primaire à la quatrième secondaire. On n'en demandait pas tant, mais le changement sera sans doute bien accueilli. N'est-il pas scandaleux de voir qu'un grand nombre (une majorité?) d'étudiants oubliés de la date de la Conquête?

Enfin, un domaine fourre-tout intitulé « développement personnel » comprendra l'éducation phy-

sique, l'enseignement moral et l'intouchable religion. À quand un cours d'histoire des religions ???

Pas plus d'heures de cours

Il y a peu de choses que la réforme Marois ne chambarde pas aux niveaux primaire et secondaire. Un détail important, toutefois: le nombre d'heures passées en classe reste inchangé, alors que le Québec se situe sous la moyenne canadienne avec 23,5 heures par semaine au primaire et 25 au secondaire. C'est bien beau de vouloir rendre l'école « plus rigoureuse » et « plus exigeante », mais on ne pourra comprimer toutes les nobles intentions de la nouvelle réforme dans un cadre-horaire trop court. Faut pas avoir peur des syndicats, Mme Marois!

La vaste réforme présentée mardi dernier est incontestablement un pas dans la bonne direction, car elle ne pouvait être plus attendue. Reste à espérer que toutes ces nobles intentions ne se perdent pas par la faute d'enseignants non-conciliants ou de bureaucrates entêtés. Et il ne faut pas oublier que la ministre nous arrive avec cette réforme prometteuse après des compressions de plusieurs centaines de millions qui nuisent chaque jour au système d'éducation qu'elle veut réformer.

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiantes et employées de McGill (avec carte): \$4.65 par jour, \$4.10 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$5.90 par jour, \$4.95 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

AIDE DEMANDÉE

Subjects Needed: Women studying at McGill for next 2 years to participate in Research study on "Persistent Human Papilloma Virus." Virus is linked with development of cervical cancer in some women. Financial incentive offered. For info, call: Gail Kelsall, Research Nurse, 398-2915/6926 e-mail: gailk@oncology.lan.mcgill.ca.

Earn \$100-\$200/day Master School of Bartending - bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15 yrs. McGill rate 849-2828.

Group Leader Needed For Dawson Israel Semester Program. January 7 to May 26, 1998. Qualifications: Experience in working with youth; previous visit to Israel; knowledge of Hebrew. Contact Dawson College 931-8731, N. Parry local 1473 or 486-2076.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students
WordPerfect Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 28 years experience. \$1.50/D.S.P. 7 Days/week. Campus/Peel/Sherbrooke. Paulette 288-9638

A V I S

Période de remboursement du GRIP. 14 octobre-4 novembre. Toute étudiante voulant cesser d'être membre du GRIP pourra se présenter au 3647 rue Université, 13h00-17h00 (lundi au vendredi) pour demander un remboursement de \$5. Cette portion des frais scolaires contribuerait normalement à la recherche, l'éducation et l'action sur des sujets sociaux et environnementaux menés par les étudiantes.

publicité
398-6790

DEP
1911

CYCLE DE CONFÉRENCES MARRETT 1997 TERRORISME ET VIOLENCE POLITIQUE

“De la violence à la paix : Démobilisation, démilitarisation et la fin des conflits civils”

Lundi 6 octobre, 2:30-4:00

Nicole Ball, Chercheuse, Conseil du développement
outre-mer

“Réformer le secteur de la sécurité suite aux conflits
civils: Le rôle de l'aide internationale”

(conférence reportée à une date ultérieure)

Jeudi 9 octobre, 2:30 - 4:00

David Malone, Ministère des affaires étrangères et du
commerce international

“Démilitarisation et construction de la paix en Haïti”

Leacock 232, Université McGill

Pour plus d'informations, consultez le site internet du cycle de
conférences Marrett.

<http://www.arts.mcgill.ca/programs/polisci/marrett/marrett1.html>.

<http://www.ulaval.ca>

IL EXISTE À QUÉBEC UNE UNIVERSITÉ DONT LES PROGRAMMES D'ÉTUDES SUPÉRIEURES STIMULENT VRAIMENT LES NEURONES.

- PROFESSEURS ACCESSIBLES
- DOMAINES DE RECHERCHE VARIÉS
- PROGRAMMES DE BOURSES ET DE SOUTIEN AU REVENU
- TECHNOLOGIES D'AVANT-GARDE PARTOUT SUR LE CAMPUS
- QUALITÉ DE VIE EXCEPTIONNELLE DE LA RÉGION DE QUÉBEC

**UNIVERSITÉ
LAVAL**

**LE SAVOIR DU MONDE
PASSE PAR ICI**

Faculté des études supérieures
Cité universitaire, Québec, Canada G1K 7P4 Tél.: (418) 656-2464 ou 1 800 561-0478 Courriel électronique: fes@fes.ulaval.ca

LE DAILY

publicité
398-6790

DEP
1911

Entrevue avec Marc Favreau

Sol à Seul...

Isabelle Porter

Sol est de retour sur la scène du Gesù pour présenter en supplémentaires son spectacle « Je persifle et je singe » du 14 au 18 octobre.

Il parle, rit, gesticule, boit son café et fume ses gitanes tout en même temps. Parfois, il se lève et mime ce qu'il a vu et ce qu'il voit. Il raconte une histoire, la sienne, celle de Marc Favreau, l'artiste, et celle de Sol, ce petit clochard qu'il a un jour ramassé dans l'une des ruelles de son imagination.

Fort heureusement pour nous, l'histoire d'amour entre Marc Favreau et Sol semble être éternelle. Voilà près de quarante ans que ça dure et à chaque nouveau spectacle (« je persifle et je

« Je prétends pas refaire le monde, je prétends dire ce que j'ai le goût de dire, ce que peut-être j'aimerais entendre... »

singe » est son huitième), on se dit encore à quel point il est génial, à quel point on l'aime et à quel point on a de la chance qu'il revienne nous voir de temps en temps. Il est probablement plus difficile de trouver quelqu'un qui n'aime pas Sol

que de trouver des bines à Tombouctou, un authentique rhinocéros dans une animalerie ou une boucle d'oreille perdue dans le St-Laurent.

Lui, il dit qu'il se voit un peu comme le fou du roi, le jester, celui qui dénonce : « ...moi je veux bien être le fou du roi et m'amuser autour de ça, mais attention, je veux pas passer des messages. Je

prétends pas refaire le monde, je prétends dire ce que j'ai le goût de dire, ce que peut-être j'aimerais entendre... »

Les mots

Sol, pourtant, n'a pas grand chose à voir avec un bouffon qui fait des grimaces et se jette des tartes à la figure. Sol est un personnage et Marc Favreau est un comédien. Ce qu'il fait se rapproche davantage du théâtre que de l'humour des Jean-Marc Parent, Stéphane Rousseau et autres piments forts ou indigestes. « Il y a chez Sol une dimension poétique qui est très importante pour moi » dit-il. Et comment ! Tous ceux qui l'ont déjà vu et surtout entendu savent à quel point Marc Favreau a su créer un nouveau monde avec le verbe. Il jongle avec les mots tel un acrobate à la souplesse légendaire et les figures de style n'ont plus de secrets pour lui à tel point qu'il en invente, lui-même, de nouvelles. Pour lui, « les mots comportent des images... ». Pas surprenant alors qu'il trouve de la stimulation dans les écrits de Prévert, Queneau, Boris Vian et des surréalistes qui, eux-aussi, se sont nourris à même les images pour créer.

Il est difficile de ne pas être impressionné par le raffinement et la subtilité de ses textes. Marc Favreau est-il un

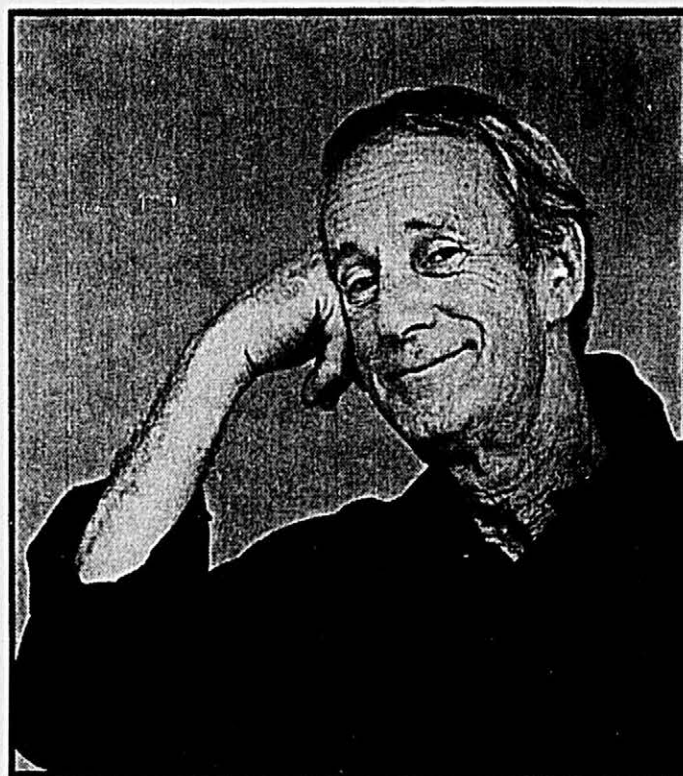
perfectionniste ? « Je suis un peu maniaque. J'aime bien gratter, fouiller, ça vaut la peine. »

L'auguste

Le personnage de Sol est né un beau jour de 1958 dans l'émission pour enfants « La boîte à surprises » à Radio-Canada. C'est au sein de la dichotomie Auguste-Clown blanc qu'il s'est incarné. Sol le faible, le gentil, le naïf; Gobelet le fort, le méchant, l'astucieux. Mais aux dires de Marc Favreau, c'est beaucoup plus que ça : c'est le monde lui-même qui s'incarne dans ce duo. Le pouvoir contre le petit, le pragmatisme devant la naïveté... etc. « Sol, c'est le petit; il se trompe; il se fait avoir; il doute; il comprend pas. » Ainsi, les gens ont toujours le réflexe de s'identifier à ce genre de personnage. Pourquoi ? « Parce qu'on est tous plus ou moins l'Auguste de quelqu'un à un moment donné. Le petit qui s'en sort, il nous venge. » Le loser en chacun de nous est inévitablement rejoint par ce petit clochard sympathique pour qui la vie est un mystère, la société une forme incompréhensible et les hommes si étranges. « On est tous des Augustes devant Revenu Canada ».

Sol devant l'humanoïde

Le regard que pose Sol sur l'être humain est teinté de surprise, d'incrédulité, d'incompréhension. Il fait ressortir « le caricatural de nos comportements » dans le grand théâtre de la vie où nous sommes tous comédiens. Marc Favreau, par delà son personnage, met en évidence les multiples personnages que l'être humain construit autour de lui-même. « J'ai une propension naturelle à voir les choses sous un jour ridicule. » Et à les rendre aussi. Car Sol, malgré son apparence inoffensive,



Marc Favreau

frappe, et fort : « Le rire est redoutable. C'est une arme terrible. » Du moment où Marc Favreau s'est découvert un tel don, jamais il n'a pu cesser de manier cette épée, cet outil. Son humour a trouvé en Sol son plus haut sommet et il en a fait un personnage à part entière. Il y a Sol, il y a Marc Favreau, le papa et son bébé, l'homme et son frère, les deux pôles d'une même planète.

Sol et nous

Marc Favreau semble être extrêmement fier de la présence de nombreux jeunes lors de ses spectacles. Il dit même (sans vouloir nous flatter) que nous, les étudiants, sommes le public le plus formidable. Oui, oui ! Il apprécie la curiosité naturelle de la jeunesse, plus propice au questionnement, mais plus directe aussi. Les jeunes réagissent très vite durant les spectacles et n'essayent pas d'être polis. Pour lui, nous sommes un excellent baromètre. Sol vous aime déjà et vous l'aimerez au moins autant qu'il vous aime si vous allez le voir chez lui, au Gesù. Tous ceux qui ont goûté, un jour ou l'autre, à ses ritournelles savent combien il est dur de ne pas craquer pour ce grand monsieur qui se cache derrière l'apparence du rien du tout.

Mais surtout, allez le voir pour visiter le créateur en plein travail, l'imaginaire en pleine explosion et la vitalité d'un des esprits les plus fins du théâtre québécois. Marc Favreau, c'est l'artiste dans ce qu'il a de plus grand, de plus beau... et de plus simple : « C'est prétentieux de demander à des gens de payer pour venir me voir. Il faut être à la hauteur ! »



photo: André Panneton, 1993